



**HAL**  
open science

## 1203-1791. Les trinitaires à Arles

Jean-Luc Liez

► **To cite this version:**

Jean-Luc Liez. 1203-1791. Les trinitaires à Arles. Histoires de vies, histoires d'objets, acquisitions récentes, 1996-2001, 2002. hal-01768465v1

**HAL Id: hal-01768465**

**<https://hal.univ-lorraine.fr/hal-01768465v1>**

Submitted on 17 Apr 2018 (v1), last revised 29 Apr 2018 (v2)

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



(1203-1791)

## *Les trinitaires à Arles*

Gardien de la mémoire provençale, le Museon Arlaten se situe face aux vestiges de l'ancien couvent des trinitaires de la ville. Il est donc naturel qu'il se soit porté acquéreur d'un rare antiphonaire exécuté par un religieux de cet ordre en 1674. Ce remarquable document viendra rejoindre les autres objets ayant appartenu aux trinitaires conservés dans le musée.



Le plus ancien d'entre eux serait une gravure avant la lettre de Degret, d'après R. Tahau, datée de 1661<sup>13</sup>. Elle montre les trinitaires rachetant des chrétiens réduits en esclavage par les musulmans, ce qui constitue la mission essentielle de l'ordre (fig. 1). Les autres œuvres sont datables du XVIII<sup>e</sup> siècle. Mentionnons un cachet fragmentaire détaché de son support d'origine<sup>14</sup>. La croix à traverses droites permet de reconnaître le symbole de la congrégation des trinitaires déchaussés qui apparaît en Espagne à l'extrême fin du XVI<sup>e</sup> siècle et dont l'extension en France se limitera au sud-est du pays. Le musée abrite aussi une série de toiles, pour l'instant restées anonymes, dont les thèmes sont propres aux trinitaires. Elles devaient orner l'église : Le Miracle des trinitaires (aujourd'hui exposé dans l'église Saint-Trophime), La Vierge du Remède et un Saint Félix de Valois<sup>15</sup>. Ces deux derniers tableaux sont actuellement conservés dans les réserves du musée. Deux autres toiles provenant sans doute de la bibliothèque du couvent sont visibles dans les salles. Elles représentent peut-être le père Amic. Il est figuré une première fois dans son bureau où ses élèves viennent lui offrir des fleurs pour son anniversaire<sup>16</sup>. Sur l'autre tableau, on retrouve le religieux prêchant face à un auditoire très attentif dans une architecture imaginaire, selon un parti largement répandu à l'époque<sup>17</sup>.

Le Musée Arlaten possède encore deux autres œuvres qu'il faut signaler, même si elles ne proviennent pas du couvent trinitaire ; elles illustrent pourtant la longue présence de l'ordre dans la ville. Il s'agit d'un dessin préparatoire<sup>18</sup> et d'un tableau intitulés "Les trinitaires à Alger"<sup>19</sup> dûs au peintre lyonnais Pierre Révoil (1776-1842)<sup>20</sup>. Ils ont été exécutés dans les années 1830-1836.

L'ordre des trinitaires (ordre de la Sainte Trinité pour la Rédemption des captifs) fut fondé en 1198 par Jean de Matha (1154 ou 1160-1213) et Félix de Valois (1127-1212) dans les confins septentrionaux du comté de Champagne. Les fondateurs refusèrent toujours de s'engager sur la voie militaire explorée par les templiers, autre institution champenoise fondée moins d'une centaine d'années plus tôt par Hugues de Payns<sup>21</sup>, puis par les mercédaires en 1218<sup>22</sup>. Par ce choix, les trinitaires montraient qu'ils répondaient plus parfaitement aux préoccupations nouvelles de la société et au contexte précaire des croisades. En effet, ils furent présents peu de temps en Terre sainte car ils préférèrent diriger toute leur énergie vers les royaumes hispaniques dont les succès militaires leur semblaient plus prometteurs.

Qui étaient les fondateurs ? Provençal, rejeton d'une famille noble qui s'était illustrée dans la lutte contre les Maures, Jean de Matha naquit en 1154 ou plutôt en 1160, à Faucon,

13. Huile sur toile, 21,5 x 0,31 cm, Inv. 4864. Achetée par M. Limond. R. Tahau est un artiste méconnu dont la biographie est à étudier.

14. Malgré l'aspect fragmentaire de ce cachet, nous proposons la description suivante : Congrégation des trinitaires déchaussés, XVIII<sup>e</sup> siècle (?), ovale, cire rouge, 35 x 21,5 mm. Légende en capitale romaine entre deux filets : [...] REDEMPT [...] CAPTIVORUM. Au centre, un écu chargé d'une croix grecque, timbré d'une couronne fermée, deux palmes en support. Par son aspect, ce cachet est à rapprocher d'un autre qui fut utilisé en 1739 par la branche chauscée de l'ordre. Voir Dainville (M. de), Empreintes des cachets conservés aux Archives de l'Hérault, fasc. 1, Marseille, Lafitte-Lauriol, 1944, p. 134.

15. Propriété des hospices de la ville, ces trois toiles ont été placées en dépôt au Musée Arlaten par décision du conseil d'administration des hospices d'Arles en date du 17 janvier 1936. Elles sont entrées sous les numéros d'inventaire respectifs suivants : 3626 ; 3621 et 3620. Nous rétablissons l'identification de saint Félix de Valois pour la troisième toile, entrée sous l'appellation erronée de saint Gilles.

16. Huile sur toile, 32 x 38 cm ; inv. 6482. Entré dans les collections du musée en 1947. Appartenant à l'origine aux hospices d'Arles, ce tableau a été vendu clandestinement avant d'être racheté par l'intermédiaire de Mlle Remacle à l'antiquaire Roussin de Beaucaire. Voir La Révolution arlésienne, cat. exp., Espace Van Gogh, Arles, 28-10-1989 / 7-01-1990, p. 46, n° 40.

17. Huile sur toile, 67,5 x 0,72 cm. Restaurée en 1996.

18. Trinitaires rachetant les captifs à Alger, don de Mme Révoil, 1937, inv. 4143.

19. Huile sur toile, 136 x 175 cm ; Inv. 3853.

20. L'artiste acquit sa réputation en mettant à la mode les thèmes médiévaux véhiculant les idées royaliste et catholique, dix ans avant la Restauration. Voir Pupil (F.), Le Style troubadour ou la nostalgie du bon vieux temps, Nancy, Éresses universitaires, 1985, p. 426.

21. Hugues de Payns, chevalier champenois natif du village éponyme situé près de Troyes, fonda l'ordre à Jérusalem, en 1119. L'institution ne prit réellement d'ampleur que lorsque Bernard de Clairvaux, lors du concile de Troyes, en 1128, lança un appel en sa faveur. Après sa suppression par le pape en 1312, l'institution se reconstitua en Espagne sous le nom d'ordre de Montesa, fondé en 1317, et au Portugal sous celui d'ordre du Christ (1319).

22. Grand rival des trinitaires, l'ordre des mercédaires, ou ordre de la Bienheureuse Vierge Marie de la Merci pour la Rédemption des captifs, fut fondé par Pierre Nolasque à Barcelone, en 1218. L'orientation militaire de l'ordre fut souhaitée par le roi Jacques I<sup>er</sup> le conquérant (1213/1276), roi d'Aragon. En 1318, sous l'impulsion du pape Jean XXII, les mercédaires abandonnèrent définitivement la voie des armes et furent dirigés par un prêtre, ce qui provoqua le départ des chevaliers de l'ordre qui rejoignirent celui de Montesa, nouvellement créé.



petit village situé près de Barcelonnette (Alpes de Haute-Provence). Ses parents l'envoyèrent, très jeune, à Aix-en-Provence pour y recevoir les bases d'une éducation qu'il poursuivit ensuite chez les victorins de Marseille. Plus tard, il se rendit à Paris où il continua sa scolarité, toujours chez les victorins. C'est à cette époque que Jean de Matha côtoya Lothaire de Segni (vers 1160-1216), le futur pape Innocent III (1198-1216). Le grade de docteur en théologie couronna ses études et peut-être enseigna-t-il. Le personnage de Félix de Valois est plus difficile à cerner. Les pères bénédictins rejetèrent son existence sous prétexte qu' "il n'a [yait] pas existé ailleurs que dans l'imagination d'auteurs trinitaires en mal de procurer la gloire de leur Ordre."<sup>23</sup> Le grand historien de l'ordre, Paul Deslandres, avait lui aussi contesté son existence avant de réfuter sa première opinion. La polémique continue encore de nos jours<sup>24</sup>. Si l'on peut admettre que la plupart des ordres religieux ont été inspirés par un religieux qui souhaitait réformer l'Église, tel ne fut pas le cas de la congrégation des trinitaires: un miracle fut à l'origine de la fondation de l'institution. Elle fut inspirée par une vision surgissant devant Jean de Matha lors de sa première messe dite le 28 janvier 1193. Cette singularité est exprimée par la glorieuse devise de l'ordre: "Voici l'ordre approuvé non par l'action d'un saint, mais seulement par le Dieu suprême"<sup>25</sup>. L'événement a été consigné très tôt: "... Le jour où il devait célébrer arriva; à cette célébration assistaient toutes les sommités de Paris. Il célébra donc et lorsqu'il parvint à la secrète de la messe, il demanda au

Seigneur que, si tel était son bon plaisir, il lui montrât dans quel ordre il devait entrer pour faire son salut. Et en levant les yeux au ciel, il vit la Majesté de Dieu et Dieu qui tenait par la main deux hommes aux jambes enchaînées dont l'un était noir et laid, l'autre maigre et pâle..."<sup>26</sup>

On considère que cette apparition inspira directement la mission libératrice des trinitaires. La description correspond trait pour trait à la mosaïque qui orne toujours le tympan du porche d'entrée du couvent médiéval romain de l'ordre, Saint-Thomas-in-Formis. Assimilable par sa forme à un sceau en couleur, cette peinture peut être rapprochée de l'image figurant sur un des premiers sceaux de l'ordre conservé aux Archives départementales des Bouches-du-Rhône. Il faut remarquer toutefois que la mosaïque fait apparaître un détail important: la présence d'une croix rouge et bleue fichée sur une hampe que tient le personnage blanc. Ce symbole deviendra l'emblème de l'ordre que les religieux porteront sur leurs vêtements.

La mission principale de l'ordre consistait à aller en terre musulmane pour racheter les chrétiens réduits en esclavage. En Europe, une fois libérés, ils étaient accueillis dans un hôpital jouxtant le couvent, ce qui permettait de leur offrir la possibilité d'une réinsertion dans la société occidentale. À Arles, cette activité dut connaître une grande importance durant tout le Moyen Âge puisqu'au XV<sup>e</sup> siècle, le maréchal Boucicaut unit l'hôpital voisin à celui des trinitaires. La vocation originale de cet établissement fut reconnue en 1574; alors que

23. Bénédictins de Paris, *La vie des saints et des bienheureux*, t. XL, Paris, éd. Le Touzey et Ané, 1954, p. 669.

24. Citons deux articles. Celui de Molin (J.-B.), "Y a-t-il eu un saint Félix de Valois?", *Bulletin de la société d'histoire et d'art du diocèse de Meaux*, n° 12, 1961, p. 90, s'attache à démontrer que les trinitaires se sont appuyés sur un faux pour prouver cette existence. Au contraire l'article de Chauvand (J.), "Saint Félix de Valois: l'épreuve de l'onomastique", *Bulletin de la société d'histoire et d'art du diocèse de Meaux*, n° 12, 1961, p. 166-169, démontre que l'existence d'un faux constitue un "terminus a quo" historique qui s'appuie sur la réalité d'un culte antérieur. Pour prouver l'ancienneté de ce culte, il propose d'étudier, dans la mesure où les documents sont disponibles, les fréquences du nom Félix comme nom de baptême sur une période s'étendant du XIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle. Pour autant, les récits hagiographiques nous relatent que Félix de Valois était d'origine royale. Il naquit en 1127 de l'union de Raoul de Vermandois et d'Éléonore, nièce du comte Thibaud II de Champagne († 1152). Son nom de baptême était Hugues. Il aurait fréquenté Bernard

de Clairvaux et aurait bénéficié de l'éducation des moines cisterciens. Plus tard, il aurait accompagné Philippe II Auguste (1165-1180/1223) lors de la III<sup>e</sup> croisade et se serait occupé des malades dans les hôpitaux de Terre sainte. À son retour en Occident, il changea son prénom pour celui de Félix, réputé plus humble. Il décida alors de se fixer dans un ermitage qu'il fonda dans la forêt de Montigny-l'Allier, près de La Ferté-Milon (Aisne), à proximité d'une voie secondaire du Chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle reliant Soissons à Meaux.

25. "Hic est ordo approbatus non a sanctis fabricatus sed a solo summo Deo".  
26. Voir Anonyme, *Hoc fuit initium*, in *Registre de la Perrine*, Paris, Bib. nat., ms. lat. 9753, f° 10v-11r, in Knecht (T.), *Les Trinitaires, huit siècles d'histoire*, s. éd. n. l., 1993, p. 18.

27. Sceau rond de cire jaune sur double queue de parchemin, Ø 4,9 cm, appendu à un acte d'avril 1227: Arch. dép. Bouches-du-Rhône, 3 G 13451. Voir: Blancard (L.), *Iconographie des sceaux et bulles des Bouches-du-Rhône*, 1860, p. 222 et 223; Bascapé (G.), *Sigillografia*, vol. II, *Sigillografia ecclesiastica*, Milan, Giuffrè, 1978, p. 241.



tous les hôpitaux de la ville furent réunis en une seule entité, l'hôpital des trinitaires resta indépendant. Conjointement à l'activité hospitalière, les trinitaires assumèrent également une mission d'éducation destinée souvent à des enfants déshérités. Le Museon Arlaten possède d'ailleurs un petit tableau naïf (troisième quart du XVIII<sup>e</sup> siècle) illustrant ce rôle. Nous avons évoqué celui qui représente peut-être le père Arnic recevant des fleurs de la part de ses élèves à l'occasion de son anniversaire. La prédiction, complémentaire de l'enseignement dispensé aux enfants, constituait un autre aspect de l'éducation. Un autre tableau nous montre le même religieux exerçant ce ministère (page suivante). L'éducation et la prédiction ne sont pas éloignées de la mission de rachats des captifs, ici les âmes sont concernées, là ce sont les corps.

L'approbation de l'ordre, en 1198, favorisa la création de nombreux couvents en France mais aussi en Espagne. On en dénombre plusieurs en Provence. L'idée de fonder l'établissement arlésien fut prise en 1199, par Jean de Matha lui-même, alors qu'il revenait de Rome pour se rendre à Cerfroid. La fondation devint effective en 1203 en même temps que celle du couvent de Marseille et de Saint-Gilles-du-Gard. Le don par l'archevêque Imbert d'Ayguères d'une petite chapelle et d'une maison occupant un terrain reliant la ville et le faubourg permit l'installation de la communauté<sup>28</sup>.

28. Voir la relation de l'histoire du couvent trinitaire d'Arles rédigée par un religieux anonyme entre 1773 et 1778. 51 H 82, cahier, p. 1 passim. Arch. dép. des Bouches-du-Rhône.





## Facade Actuelle de l'Ancienne Eglise

Ce modeste établissement était fréquenté par les pèlerins qui se rendaient en Terre sainte, ce qui détermina la vocation hospitalière du couvent trinitaire. En outre, l'emplacement était idéal car situé sur l'axe de communication reliant deux parties de la ville, la maison trinitaire contribuant ainsi à unifier les deux secteurs.

A la fin du Moyen Age, on l'a vu, le couvent attira l'attention du maréchal Jean II Boucicaut (v. 1365-1421). Cela s'explique peut-être par ses campagnes militaires durant lesquelles il contraignit les Turcs à lever le siège de Constantinople en 1399 qui lui permirent ensuite de devenir gouverneur de Gênes de 1401 à 1407. En 1409, il confia les reliques de saint Roch au couvent trinitaire et s'attribua le jus patronat du couvent, pour lui et ses héritiers. Paradoxalement, les religieux ne tirèrent aucun avantage de la présence de ces reliques alors que saint Roch jouissait d'une grande popularité auprès des fidèles de la fin du Moyen Age, car il était invoqué lors des épidémies de peste.

L'aspect du couvent médiéval est mal connu, cependant des descriptions et quelques vestiges permettent de corriger ce manque pour la période moderne. On sait qu'à la fin du XVe siècle, l'église a été rebâtie. La nef comportait alors quatre travées voûtées d'ogives sur doubleaux. En 1522, les religieux décident de faire ériger une chapelle destinée à abriter les reliques de saint Roch. Elle se situait à proximité de celle dédiée à Notre-Dame et à la Décollation de saint Jean Baptiste<sup>29</sup>. L'église fut complétée en 1594 par un clocher à pointes de diamants. L'église, menaçant ruine, fut partiellement reconstruite et modifiée en 1630. Un dessin de la façade de ce nouvel édifice est conservé à la Médiathèque d'Arles (image en fond)<sup>30</sup>. Le portail, surmonté d'un fronton brisé laissant apparaître un quadrilobe, était encadré d'un ordre corinthien composé de deux belles colonnes jumelées lisses aux deux-tiers supérieurs reposant sur un dé. En 1732, l'église fut restaurée grâce à un don de 300 livres émanant de la municipalité d'Arles. La Sainte Trinité qui surmontait le porche de l'église fut brisée en 1794 par un maçon nommé Féraud. La façade fut détruite en 1879 lors des travaux d'alignement de la rue. Une partie de l'aile est du cloître est conservée ; elle est constituée d'arcades en plein-cintre dont les doubleaux reposent sur des corbeaux délicatement travaillés. Elle abrite aujourd'hui un commerce.

Le remarquable mobilier liturgique de l'église était composé de plusieurs objets en argent ou en vermeil dont l'inventaire est connu : châsse de saint Roch, statues de Notre-Dame du Remède, de saint Symphorien, de saint Eloy, de saint Fiacre, une croix et son bâton, un reliquaire, un encensoir et une navette, une paire de barettes et son bassin, une lampe, quatre petits écussons représentant Notre-Dame et deux autres saint Roch. Le poids était estimé à 216 marcs et 7 onces et demi<sup>31</sup>. La plupart de ces objets furent fondus au XVIIe siècle sur ordre de l'évêque qui suivit les conseils d'un capucin, sauf les statues de Notre-Dame du Remède et de saint Symphorien que les religieux cachèrent sous la paille. En revanche, ils ne purent sauver la châsse de saint Roch, trop connue.

Malgré la Révolution qui vit la suppression du couvent et la dispersion des biens des trinitaires, le visiteur d'aujourd'hui pourra imaginer quelle pouvait être place de cette communauté qui accompagna la vie de leurs ancêtres durant presque six cents ans à travers les œuvres que le Musée on Arlaten présente dans ses salles et notamment ce rare antiphonaire.

J-L. L.

### Sources

Déslandre P. *L'ordre trinitaire pour le rachat des captifs*. Toulouse, Privat, 1903, p. 453-457.

29. 51 H 82, cahier p. 67, Arch. dép. des Bouches-du-Rhône. Fonds Vèran, Ms 1084, feuillet 78, Médiathèque, Arles.

31. 51 H 82, cahier p. 91, Arch. dép. des Bouches-du-Rhône. En ce qui concerne les reliques de saint Roch, Pierre Vèran fait état d'un buste en vermeil donné par le duc de Savoie. Peut-être s'agit-il d'un nouvel objet façonné après la destruction de la châsse. On sait en effet que la châsse pesait 29 marcs et le buste 32 marcs moins 6 deniers (onces?). La différence de poids confirmerait cette explication légitimée par la volonté de remplacer l'œuvre détruite par une autre plus imposante.



*De natuelle  
Maison Girard*

